

dès son enfance aux longues courses, aux aventures périlleuses. Vingt fois il avait forcé l'ours dans son antre, les neiges des pics les plus élevés portaient l'empreinte de ses pas. Parfois, le soir, revenant d'une longue course, son ombre se dessinait sur un pic élevé et s'il se découvrait pour saluer l'astre roi, on aurait cru voir un de ces chevaliers de la suite de Pélagé apparaissant sur le mont pour voir coucher le soleil.

Il était aussi bon avec les humbles, qu'il était brave devant le danger, hautain et fleuri de morgue avec les gens de son rang. Son âme était aussi grande que son blason était noble.

Don Gur était peu instruit. Être accoutumé depuis son enfance aux émotions de la chasse, aux courses lointaines avec des montagnards aux mœurs simples, aux brusques manières, sentir sa chevelure frémit sous l'haleine des montagnes, respirer librement l'air vif des cimes, voir lever le soleil, avoir pour toute musique et toute chanson la romance de la brise, et le chant des oiseaux ; toute cette liberté, tout ce charme ne pouvait être troqué contre l'horizon étroit d'un collège, les murs froids d'une classe, la voix grondeuse et les manières pédantes d'un professeur.

Don Gur s'était toujours enfui des collèges où son père l'avait placé. Par contre, son oncle, vieillard très savant, érudit, philosophe et poète, avait donné à son neveu toute sa science et son érudition. Sentant en lui une âme sensible et un penchant vers le beau naturel, il lui avait d'abord appris à lire dans la nature et à goûter ses incomparables beautés. Don Gur avait l'âme vibrante des poètes.

Quelque fois, lorsque l'ombre de la nuit était montée de la vallée et avait enveloppé la montagne, Don Gur sortait furtivement de l'antique château et s'en allait par la forêt, dans la rosée, sans souci de sa marche, appelé par cette voix mystérieuse qui parle dans la nature, la nuit. Il restait des heures à contempler l'étendue de l'infini constellé d'étoiles, qui semblaient être autant de clous d'or qu'un géant inconnu aurait cloués dans le plancher du paradis. Puis, quand l'aube blanchissait le ciel, Don Gur escaladait un pic pour voir lever le soleil qui, comme un roi paresseux, se levait lentement de son lit d'or.

Don Gur n'était pas beau. Quoiqu'encore dans l'adolescence, son visage était empreint d'une rudesse qui s'effaçait lorsqu'un sourire venait éclairer sa figure intelligente et fière. Ses sourcils fins, ses yeux noirs qu'ombrageait une chevelure plus noire encore, quelque chose de rêveur dans son regard donnaient à toute sa physionomie un caractère de tristesse.

Ce jeune Espagnol avait passé sa jeunesse sevré de tous les plaisirs dont les autres s'abreuvaient à cet âge béni. Le père avait en haine la cour d'alors, et le fils avait hérité de la haine du père.

N'ayant connu aucune des caresses de l'amour, Don Gur, maintenant dans toute la ferveur de son ardente adolescence, sentait en son âme un vague immense, un besoin impérieux d'aimer. De là une grande tristesse, des rêveries prolongées, des excursions lointaines dans le pays des étoiles, en compagnie de l'idéal rêvé. L'hallali de la chasse ne faisait plus bondir son cœur, l'écho des bois, la voix des montagnes ne répétait plus

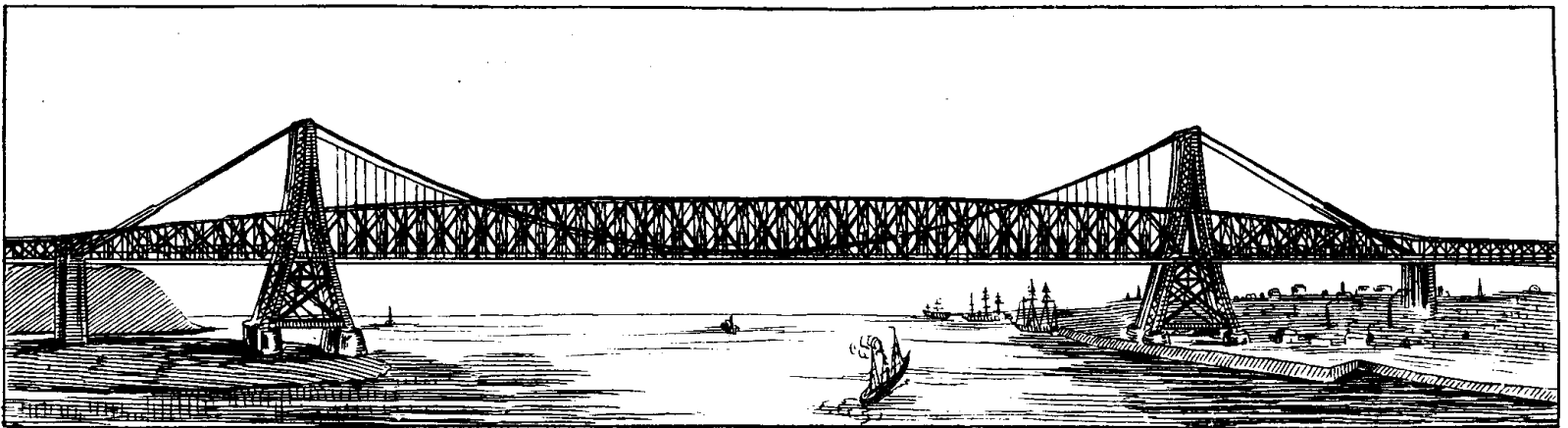
la fanfare de son clairon, et les montagnards géants, ne voyant plus leur jeune seigneur, disaient que les ours baillaient dans leurs antres et s'ennuyaient.

Tout près du château, un torrent impétueux et furibond descendait de la montagne par cascades, par sauts et par bonds, avec un grand bruit de tonnerre. Don Gur aimait à contempler les magnifiques effets du soleil couchant dans le torrent. L'écume, où flottait une pluie de feu, passait par toutes les couleurs du prisme. Au rose pâle succédait l'écarlate, puis la pourpre, et les gouttes d'eau que la vague accrochait aux parois de granit semblaient être autant de gouttes d'or liquide et de fins rubis qui tremblaient sous l'haleine énorme du gouffre, puis, tout devenait noir. Tout à coup, le torrent semblait rouler des braises immenses, du feu liquide, pareil à ces fleuves que tu fais couler, ô Dante, dans ton horrible enfer.

Or, un soir, accoudé sur le rebord du précipice, Gur d'Alvar songeait, rêveur. Dans le trou noir de l'abîme, dans l'incohérence des flots, au milieu de l'écume blanche, sur la crête des vagues apparaissait à son œil ravi une blonde tête de jeune fille qui lui souriait. Le jeune Espagnol oubliait tout pour se perdre dans la contemplation de cette tête mignonne et il disait :

— O gouffre qui roules cette eau depuis Adam, toi qui as vu bien des fois l'homme cueillir une fleur sur tes bords, toi dont les flots indomptés ne connaissent aucun frein, dis-moi, torrent, est-ce la fée de tes eaux qui m'apparaît, est-ce l'amour ?...

Depuis longtemps il venait voir coucher le soleil



LE PONT PROPOSÉ ENTRE MONTRÉAL ET LONGUEUIL

L'extrémité-nord toucherait presque à la manufacture de tabac Macdonald, sur la rue Ontario, et l'extrémité-sud aboutirait pas mal avant dans les terres de Longueuil. L'un des principaux piliers du pont reposera sur l'île Ronde

sur le rebord de la crevasse, et toujours la même vision gracieuse lui apparaissait sur les flots, et il l'avait surnommée "La fée du torrent"...

Gur d'Alvar rêvait toujours...

Tout-à-coup, il fut brusquement tiré de sa rêverie par un galop désordonné qui retentissait sur la route. Un cheval, attelé à un cabriolet, descendait de la montagne à l'épouvante. Don Gur fronça les sourcils, cherchant pourquoi le voyageur lançait son cheval à une telle allure. Un appel au secours retentit dans l'air. Il tressaillit violemment. Reportant ses yeux sur l'attelage, il vit qu'une personne se cramponnait aux montants de la voiture. Il bondit sur la route plus agile que le chamois, son chapeau était tombé, ses cheveux flottaient au vent. Il se précipita à la tête du cheval, mais l'animal fait un brusque écart et prend un chemin de traverse qui aboutit à la crevasse. La perte était imminente. Don Gur s'élance, il court, il vole ; parfois un cri guttural s'échappe de sa poitrine et retentit dans l'air. Il rejoint le cheval, lui saute à la bride, lui tord le garrot, l'arrête un moment. Le cheval se cabre.

— Sautez, sénora, crie-t-il.

L'animal veut repartir, mais Gur raidit ses muscles et maintient le cheval. Enfin, une jeune fille saute sur la route, s'embarrasse dans les rênes et tombe la figure contre terre. Don Gur lâche le cheval. L'instant d'après tout s'abîme dans le précipice. Il revient vers la jeune fille évanouie et lui soulève la tête. Le sang coule de son front. Il essuie le visage maculé,

écarte les mèches de cheveux blonds, et, ébloui, extasié, revoit la jeune fille qui lui souriait, tous les soirs, dans le torrent.

— La fée du torrent, murmure-t-il. C'est un rêve. La fée du torrent !

JACQUES SAULAIE.

Québec, 1896.

(La fin au prochain numéro)

ORIGINE DU NOM PABOS

Vous savez ou vous ne savez peut-être pas qu'il y a dans la Gaspésie une paroisse qui se nomme de son petit nom Sainte-Adélaïde de Pabos. Il y a des gens qui s'inquiètent de savoir d'où peut bien venir ce nom de Pabos. C'est une douce manie qu'il ne faut pas leur reprocher. Chacun trouve son plaisir là où il le peut. Un de mes amis revenait, l'autre jour, de ces plages lointaines et me posait la question. J'ai vu, dit-il, dans un journal, que cet endroit avait été appelé ainsi en mémoire du premier colon qui s'y établit, un nommé Pabos.

Hélas ! peut-on ainsi défigurer les origines.

Tous ceux qui ont un peu étudié l'histoire des commencements de notre pays savent que les barques espagnoles, bien avant que Cartier eût pénétré dans le golfe Saint-Laurent, faisaient la pêche sur les côtes de Terre-Neuve, à Gaspé, au Labrador. Or, Pabos

n'est ni plus ni moins que le nom d'une ville d'Espagne, bien connue. Rien d'extraordinaire que ce nom ait été donné à une baie de la Gaspésie.

La Pinta, considérée comme la meilleure voilière de l'expédition de Christophe Colomb, appartenait à deux citoyens de Pabos, Gomès Rascon et Aristobal Guintero, qui étaient à bord.

Pabos est donc un nom historique, et il faut le conserver. Pabos, en espagnol, veut dire *dindon*.

Cela ne veut pas dire que le monsieur qui a cru que la paroisse de Sainte-Adélaïde de Pabos avait été nommée d'après son premier colon appartient à ce genre intéressant de palimpsestes.

Ce n'est pas la première fois que le Pirée aura été pris pour un homme.

J. Edmond Roy

LA MODE MODESTE

Les affreux gants blancs ont vécu et sont remplacés avantageusement par les gants noirs ou de couleur. Un joli gant simple, assorti à la toilette, est toujours élégant et se porte dans toutes circonstances. Cependant, pour soirée ou dîner privé, le gant clair est de rigueur.

Ne vous gantez pas trop juste, cela fait une main horrible, gêne les mouvements et rend maladroit.